

Les héroïques chimères de notre aventureuse imagination.

Quel délice que cet isolement complet, que trouble à peine le léger crissement de la feuille feutrante les sentiers, et qu'elle va donc sembler énerve cette civilisation où il faudra retourner dans une courte semaine.

Le club Winchester est bien le lieu pour caresser un cher bonheur ou pour guérir une cuisante douleur. C'est dans cette paix profonde, — baume à la blessure, nourriture à la joie, — dans cet air tiède, plein de langueur, qui semble bercer âmes et choses en de longs endormements, que l'on voudrait attendre l'amour et la mort...

FRANÇOISE.

La Chanson des Nouveaux Epoux PORTICI

MARIÉS la veille, ils écoutent le chant de leur cœur dans le grand silence. Immobiles, enlacés, ils regardent la mer, et leurs esprits confondus parcourent ensemble l'horizon splendide qu'ils ont choisi pour encadrer leur amour.

Les rives du golfe de Naples scintillent sous le feu des lumières, les étoiles brillent au ciel, et la flamme résineuse, allumée dans les barques des pêcheurs, dore les vagues.

Une chaleur accablante, tout le jour, a pesé sur les flancs du Vésuve ; mais, le soir, des courants de fraîcheur traversent l'air limpide.

Tous deux aspirent les senteurs vivifiantes de la mer. La douce brise caresse leurs fronts inclinés l'un vers l'autre. Ils rêvent, bercés par le va-et-vient de leur pensée commune, goûtant les langueurs voluptueuses d'un amour échangé.

Au loin, les îles d'Ischia, de Procida, de Capri, dessinées en noir dans la brume d'un gris clair, semblent voguer vers Naples, portées vers le flot.

Les pins se détachent sur la rondeur des montagnes de Castellmare, qu'ils couronnent d'épaisses guirlandes.

Assis, les nouveaux époux se lèvent, quittent le bord de la mer et traversent leur domaine.

Dans les allées profondes, les murs des terrasses sont recouverts de géranium-lierres en fleur, qui paraissent

rosés même la nuit et répandent une senteur pénétrante.

Les hauts eucalyptus, redoutables aux arbres les plus robustes, dominent les massifs ; ils prennent vis-à-vis des yeuses et des cyprès, des attitudes de soldat d'une légion étrangère.

Les mimosas occupent toute la place qu'on leur laisse, tordus ou dressés ou pleureurs, avec leur infinie variété de feuilles, ou allongées ou courtes, ou rudes ou délicates. Ils frémissent au moindre frisson de la brise, et l'on entend le bruissement sec de leurs gousses nombreuses, témoignage de la fécondité de leurs fleurs.

Les palmiers, aux palmes recourbées, étendent leurs bras nonchalants et leurs mains aux doigts nombreux, avec des façons de bénir la terre. Les grands dracénas ont le tronc rugueux, comme la peau des éléphants ; ils balancent la tête et agitent leur feuillage souple, pareil aux plumes d'un bersaglière.

Noirs et touffus, les orangers et les mandariniers, dépouillés de leurs fruits, portent le deuil de leurs pommes d'or. De grands rosiers, fatigués de produire, et qui, pour avoir droit au repos de l'été, fleurissent leurs dernières roses, toutes à la fois, ont l'air lassé d'ornements après une fête.

Les amants cueillent à pleines mains ces roses, les effeuillent, se les jettent en riant à la tête, et en parsèment leur chemin.

Ils passent auprès des aloès sombres, gauches, qui menacent les promeneurs de leurs pointes, comme ces chevaliers de carton, bardés de fer et lance levée, qui, stupides, immobiles, menacent les visiteurs dans les galeries d'armes.

Des marguerites sont interrogées, et les jeunes époux ne leur permettent de répondre à leurs questions d'amour que par un seul mot : " Passionné-ment ! "

Ils reviennent au nid et s'arrêtent sur la terrasse, quittant à regret les étoiles, les arbres et la mer.

L'époux entraîne l'épouse sous un massif de grenadiers en fleurs. La tête appuyée sur l'épaule de son mari, la jeune femme quête et reçoit mille baisers. Une branche fleurie se pose sur le front de la bien-aimée. Il la brise et la fixe dans les cheveux noirs de sa compagne.

Leur amour est divin. Ni l'un ni l'autre ne trouvent aucune expression pour le peindre ; ils le respirent, ils le boivent, ils en sont ivres.

Leur bonheur est muet à PORTICI.

JULIETTE LAMBER
(Mme ADAM.)

Lettre de Paris

Ma chère Françoise,

IL me faut bien du courage, bien de l'abnégation pour griffonner ces quelques lignes, au lieu de me livrer aux douceurs du repos qui me sollicitent de tous côtés. Vous savez si je suis batailleuse, eh bien, je me suis battue, par les ongles et par le bec, lorsqu'on est venu déranger nos écoles. Ne croyez pas, chère amie, que je me sois colletée avec quelque gendarme. Hélas non, ces braves gens obéissaient à la consigne, un terme étrange pour vous, hein, ma chère, mais que nous avons ici dans le sang. J'ai été pratique, américaine, comme nous disons ici. Du moment où M. Combes nous enlevait nos bonnes sœurs, j'ai réuni mes amies et nous avons décidé de trouver de bonnes laïques et nous avons réussi. Nous avons chez nous, maintenant, dans notre douce campagne de Viroflay, une bonne école qui recevra notre jeunesse à la rentrée des classes. J'ai gratté le fond de mon tiroir. Voilà pour les ongles : j'ai quêté partout, voilà pour le bec, et j'ai trouvé moyen d'installer une école vraiment modèle où nos chères petites seront élevées chrétiennement, à l'abri des coups de tête de M. Combes et, aussi, soit dit entre nous, à l'abri des spéculations politiques de nos propres amis, qui ont songé, dans cette guerre sainte, beaucoup plus à leurs intérêts électoraux qu'au sort des enfants et de ces pauvres religieuses.

Mais, chut, pas de politique, causons d'autre chose.

Vous avez dû entendre parler du potin. Oh quel potin ! à propos du déplacement du marquis de Montebello, notre ambassadeur à St-Pétersbourg. Je n'ai pas besoin de vous raconter par le menu tout ce qui s'est dit, mais vous savez sûrement que c'est encore nous, pauvres femmes, qui payons les